

L'idée

Sylvie Massicotte

Numéro 90, été 2001

L'invitation au voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (2001). L'idée. *Moebius*, (90), 101–104.

SYLVIE MASSICOTTE

L'idée

Je cours, du matin au soir et parfois même la nuit. Antoine s'accroche à mon col de fourrure synthétique, il crie «maman!» comme si cela pouvait m'arrêter. Et mon portable qui sonne, et l'ourson qui tombe dans la neige sale. Maman...

Tu verses le thé d'un geste qui tremble. La même théière depuis mon enfance. Le thé qui fume, maman, je respire. Il n'y a que chez toi où je peux prendre de telles inspirations, il n'y a que chez toi où je bloque aussi la respiration plutôt que d'affirmer quelque chose, parfois, parce que tu ne comprends pas tout ou que tu comprends trop. Cet après-midi, tu voudrais bien que ce soit moi qui comprenne. Je consulte ma montre. Je n'ai pas beaucoup de temps. Antoine, la garderie qui va bientôt fermer...

Déjà que je suis venue, maman, que j'ai annulé deux rendez-vous, tu devrais te réjouir, mais tu ne te réjouis pas. Tu plisses le front en me tendant une tasse fumante. Celle de papa, l'as-tu remarqué? Ou tu as oublié... Tu dis qu'il fait froid aujourd'hui, plus froid qu'hier, où veux-tu en venir? Je suis pressée, tu sais. Tu ne joues pas au bingo, cet après-midi? Tu hoches la tête. Tu voulais me voir. Je suis venue. Et tu iras avec tes amies, après? Tu fais encore non de la tête. Têtue, maman. Toi aussi. Là-dessus, on se comprend. On se tolère. Là-dessus. Nos têtes dures qui se ressemblent.

Pendant que tu vas chercher le sucre, j'interroge ma boîte vocale. «Tu pitonnes encore...», marmonnes-tu en revenant à table avec le vieux sucrier qui tient le coup, malgré les ans. Tenir le coup. Oui, je pitonne encore... «Vous pitonnez vrai, les jeunes, vous ne faites que ça!» ajoutes-tu. Je ne proteste pas. Discrètement, je jette un œil sur ta télécommande, puis sur la grosse télé encastrée

dans ton meuble de style colonial. Le four micro-ondes et le reste, tu n'y échappes pas, maman, tu pitonnes, toi aussi, mais je ne le dis pas. Sinon, on n'en sortirait plus et il faut d'ailleurs que je sorte. Dehors. Dans le plus froid qu'hier.

Tu me demandes de faire attention de ne pas me brûler, mais j'avale quand même quelques gorgées de thé bouillant parce que, bientôt, enfin là, tout de suite, je devrais m'en aller. Je consulte ma montre, encore. Tu feins de ne pas remarquer. J'insiste:

— La garderie... Antoine doit commencer à me réclamer.

— Il ne réclame pas son père, des fois?

— Ce n'est pas sa semaine, maman...

Je me demande ce que tu veux. Dis-le vite. Vite. Même si tout est plus lent pour toi. Tes gestes, ton débit, ton temps à toi, ta saison. Fais vite, pour une fois!

— C'est plus froid qu'hier, répètes-tu. Il neige encore. Les rues doivent être glissantes.

— Tu as raison. Et ce sera plus long avant d'arriver à la garderie.

J'imagine déjà les rues, les feux, j'entends les klaxons. Antoine qui hurle mon nom en lançant son toutou aux pieds d'une éducatrice fatiguée.

— Maman... Il faut que je parte.

— Attends un peu! Prends le temps.

Prendre le temps... Il n'y a que toi pour dire une chose pareille. Je répète malgré moi:

— Prendre le temps...

— Quoi? Vous ne dites plus ça?

— On ne *fait* plus ça.

Le thé m'a mise en confiance, tu vas maintenant me surprendre, me saisir, me blesser, je sais, je sais que je ne suis pas venue pour rien, en plein après-midi, à l'heure du thé, à l'heure où d'habitude tu joues au bingo et à l'heure où j'aurais dû travailler. Je ne suis pas venue pour rien, tu vas m'annoncer que tu as vu le médecin, que tu n'en as plus que pour quelques mois, raconte-moi ce qu'il t'a dit, brise-moi tout de suite, n'attends plus! Je suis pressée, mais j'aurais encore quelques secondes pour réagir, absorber le choc, le trop, éprouver le malaise et me res-

saisir, me rendre à l'auto, rejoindre Antoine. Maman, dis-le! Tiens, je vais t'aider:

— Tu as vu ton médecin?

Tu t'étonnes:

— Tu trouves que j'ai l'air malade? C'est plutôt toi qui es un peu pâle. Tu travailles trop. Tu cours tout le temps...

Le médecin, quelle idée! Bon. Tant mieux s'il ne s'agit pas de cela. Mais depuis quand souhaites-tu me voir en semaine, en plein après-midi? Ce n'est quand même pas une fantaisie de ta part. Tu ne commenceras pas cela. Tu ne commenceras pas ces manies de mères possessives qui veulent nous prendre le temps. Prendre le temps... c'est bien ce que tu as dit. Tu ne vas pas commencer à voler le mien en dehors des anniversaires, des Noël et des dimanches. Tu ne vas pas commencer cela, maman, même si je voudrais bien prendre une pause, parfois, m'envelopper dans ton grand châle de mohair sur le canapé pendant que tu ronflerais dans la pièce à côté. Recommencer à jouer aux poupées de papier sur le tapis, dans le silence, faire parler les personnages en chuchotant et courir te réveiller quand tes ronflements ressembleraient trop à des grognements d'ogres méchants. Je voudrais parfois recommencer, les jeux, les poupées de papier et les Barbies, puis non. Pas toi tous les jours. Maintenant, c'est Antoine tous les jours. Antoine qui grogne, à son tour, avec ses jouets qui se métamorphosent, ces objets aux formes géométriques, ces personnages de plus en plus bizarres qu'il commence à affectionner.

— Antoine, maman. Il faut que j'aille.

— J'ai eu une idée... commences-tu enfin.

Tes idées, maman, quelquefois elles sont si bonnes. Mais depuis que tu es seule, tu en as de drôles. Le testament que tu changes tous les mois. L'appartement minuscule que tu cherches quand tu as envie d'élaguer, comme tu dis, le sucrier, la théière, les quelques tasses qui restent, heureusement, tu restes. Je ne prends jamais le temps de te le dire, c'est vrai, je ne prends jamais le temps de t'avouer que j'apprécie que tu restes. «Reste encore», je souffle, en déposant un baiser au milieu de ton pli sur le

front qui disparaît aussitôt sous mes lèvres. Tu voulais de la tendresse, maman, c'est tout. Mais ton idée, à propos?

— J'ai gagné au super-bingo, lâches-tu.

— C'est ce que tu voulais m'annoncer?

— Et puis j'ai eu une idée...

Tu te diriges vers le grand buffet où tu as posé toutes les photos d'Antoine à côté de celles de ton mariage et de ma tête de jeune diplômée, puis tu reviens avec une pochette cartonnée que tu me tends. Un soleil imprimé dans le coin droit, un soleil comme Antoine en dessine souvent.

J'ouvre. Je palpe le billet d'avion. Tu vas t'en aller, maman? Non... Tu restes. Et en ramassant ma tasse, tu parles d'un pays où les gens prennent le temps de vivre. Tu as pensé que je pourrais y aller, moi...

Tu t'éloignes avec les tasses vides. Ta voix me parvient, décidée, presque autoritaire:

— Je garderai Antoine.